



Une critique de « l'analyse terminable et interminable » de Freud

Otto Fenichel

DANS **FIGURES DE LA PSYCHANALYSE 2002/1 n^o6**, PAGES 213 À 229
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1623-3883

ISBN 2-7492-0039-3

DOI 10.3917/fp.006.0213

Date de mise en ligne : 20/05/2025

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2002-1-page-213?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Une critique de « l'analyse terminable et interminable » de Freud¹

• **Otto Fenichel** •

Quand Freud publiait un très long texte, nous tenions des séminaires pendant des semestres. Et son nouveau travail, de plus de 31 pages, n'est pas moins riche en profondeur et en réflexion que ses textes classiques. Maintenant, si nous voulons discuter de ce travail (Freud, 1937) au cours d'une soirée, il en restera beaucoup dont nous ne nous rendrons pas entièrement compte et beaucoup que nous ne comprendrons probablement pas.

Ce texte traite des problèmes les plus courants de la pratique analytique et, peut-être en raison de ce détail – c'est-à-dire du fait que les considérations sur la pratique dominent la réflexion –, il lui manque quelque chose du style harmonieux et irrésistible des travaux cliniques plus anciens.

Freud écrit :

« Au lieu d'étudier la façon dont la guérison par la psychanalyse s'effectue (un sujet qui, je pense, fut suffisamment élucidé), il faudrait poser la question de savoir quels obstacles gênent une telle guérison » (1937, p. 221) et, en conséquence, il poursuit l'investigation de ces obstacles. D'une part, il semble que « l'élucidation suffisante » de l'effet thérapeutique de l'analyse ne soit pas encore assez claire, du moins pas pour les analystes – voir par exemple la contribution de Bergler (1937) au symposium de Marienbad. D'autre part, la méthode par laquelle quelqu'un aborde les problèmes de l'échec de l'analyse dépend complètement de la façon dont il explique ses succès dans les autres cas. Ainsi, il

1. Ce manuscrit fut écrit pour une diffusion privée et récemment découvert parmi les biens de Madame Frances Deri. La critique fut d'abord écrite en allemand et la traduction de la *Standard Edition* a été employée pour tout le texte. Il faut noter que le manuscrit n'était pas, à l'origine, destiné à la publication.

Traduction de l'allemand et des notes par Gabriele Rein.

deviendra évident que les passages où je ne peux pas entièrement suivre le raisonnement de Freud dans son nouveau travail sont ceux dans lesquels sa conception théorique de la nature de la thérapie analytique semble contredire les idées que j'ai présentées en 1936.

Bien que des obstacles nombreux et différents gênent la cure analytique, il semble que Freud ait entièrement compris les causes principales de ces obstacles, puisqu'il discute la convergence et l'action contraire des influences traumatiques, les forces absolues et relatives des pulsions instinctuelles et les changements du Moi qui rendent l'analyse plus difficile.

Le problème de l'accélération du traitement, point de départ pour Freud, est bientôt remplacé par un autre parce que la tentative de Rank, analogue à d'autres, était totalement insatisfaisante. Et la détermination d'une date pour la fin d'une analyse – souvent un dispositif nécessaire dans le traitement de névrosés obsessionnels pour qui l'analyse elle-même est devenue une obsession qui maintient l'équilibre névrotique – est en principe une procédure à double tranchant. Nous serions tout à fait disposés à accepter même des durées de traitement assez longues si seulement nous pouvions être certains d'atteindre le but. Mais quel est le but ? Nous augmentons constamment nos exigences. Je suis convaincu que l'on peut expliquer un grand pourcentage des succès rapides de beaucoup de psychothérapeutes par le fait qu'ils ont des exigences différentes et marquent comme « des succès » ce que nous aurions à peine remarqué comme des changements provisoires. J'ai observé aussi, à plusieurs reprises, que si l'on est insatisfait du succès et du progrès d'une analyse et que l'on réfléchit sur les plaintes que le patient avait exprimées lors de son premier entretien comme raisons de son recours à l'analyse, on doit reconnaître que ces plaintes – par exemple l'impuissance – ont été guéries depuis longtemps, mais qu'entre-temps l'analyse a acquis des buts tout à fait différents. Mais alors, à quel point pouvons-nous être ambitieux dans la détermination de nos buts ? Pouvons-nous exiger la certitude qu'il n'y aura aucune rechute dans l'avenir ? Freud écrit que les rechutes sont fréquentes dans les cas où des événements traumatiques jouent une part relativement négligeable dans leur étiologie comparée à la part plus importante jouée par des remaniements dans le Moi et la disposition des pulsions à se rebeller contre leur apprivoisement par le Moi. Mais même ceci est une constatation équivoque car à quel moment le Moi est-il le plus remanié ? À quel moment les pulsions sont-elles plus indociles ? Tandis que tous deux dépendent de facteurs constitutionnels, ils sont fréquemment le résultat direct de conflits pulsionnels et spécifiquement des premiers traumas. Dans une névrose trauma-

tique « pure », l'expectative d'une guérison totale peut être grande parce qu'une fois déchargées les masses d'excitation précédemment endiguées, il ne devrait rester aucune excitation excessive et donc aucune base pour une névrose. Cependant, des traumatismes sexuels infantiles ont fréquemment pour effet, du fait qu'on les a éprouvés, de bloquer les canaux de décharge naturels de toute excitation sexuelle. C'est pourquoi les pulsions endiguées acquièrent un caractère rebelle d'une part, et, d'autre part, le Moi doit s'adapter pour faire face à ces rebelles.

Pour élucider les problèmes de résistance aux rechutes, Freud cite deux cas dans lesquels cette résistance ne pouvait pas être atteinte : (1) le cas d'un candidat qui reprocha plus tard à l'analyste de ne pas avoir remarqué et analysé le transfert négatif latent, parce que ce dernier avait été seulement latent durant le traitement ; (2) celui d'un patient qui subissait une rechute suite à des événements traumatiques après l'analyse. De telles rechutes peuvent-elles être évitées et, si oui, comment ?

Freud pense que cette question peut être traitée de différentes façons. Mais ce qu'il considère comme les présuppositions, « pas précisément évidentes », des « espérances des optimistes » (p. 223), ne me semble pas du tout injustifié, à savoir « qu'il existe vraiment une possibilité de se débarrasser d'un conflit pulsionnel (ou, plus correctement, d'un conflit entre le Moi et une pulsion²) définitivement et pour toujours ; deuxièmement, que pendant que nous traitons quelqu'un pour un conflit pulsionnel nous pouvons, pour ainsi dire, l'immuniser contre la possibilité de tout autre conflit similaire ; et troisièmement, que nous avons le pouvoir, pour des buts prophylactiques, de provoquer un tel conflit pathogène qui ne se trahit à ce moment-là par aucun indice » (p. 223).

Parce que toutes les pulsions que le Moi n'approuve pas communiquent entre elles et avec les pulsions sexuelles normales dont elles sont collatérales. Si l'analyse réussit à établir des possibilités pour la satisfaction de la sexualité, les

2. NdT : Par rapport au texte original de Freud, « *einen Konflikt des Ichs mit einem Trieb* » (G.W. XVI, p. 67), la traduction anglaise employée par Fenichel, « *a conflict between the ego and an instinct* », se traduit par « un conflit *entre le Moi et une pulsion* » alors qu'une traduction plus précise de l'allemand serait « un conflit *du Moi avec une pulsion* ».

conflits restants sont tellement affaiblis dans leur impact économique que, pratiquement, cela revient à une disparition des conflits. Cependant, l'établissement de la possibilité de satisfaction est décisif. Encore que, pour atteindre ce but, il soit nécessaire dans de nombreux cas de « remuer un conflit pathogène... dont aucune indication ne trahit l'existence à ce moment-là », et il faudra en dire davantage. Reste le fait que, dans le développement psychique, les étapes précédentes persistent toujours les unes à côté des autres et au-dessous des niveaux plus élevés, et que le passé ne peut jamais être défait. Une bonne analyse permettra probablement aussi au Moi d'affronter les traumatismes ultérieurs, ce qui semble prouver que les vieilles angoisses infantiles, même après avoir été rendues conscientes dans l'analyse, étaient néanmoins justifiées. Cette probabilité, cependant, ne deviendra jamais une certitude. Si le patient dont la rechute fut causée par un trauma sévère – par exemple une hystérectomie radicale après des désastres familiaux et des pertes financières – devait se plaindre à l'analyste, je considérerais cela comme moins justifié qu'une plainte exprimée par un collègue dont l'empressement à détester les figures paternelles n'a pas été traité dans l'analyse parce qu'il ne s'est pas manifesté à ce moment-là.

Dans sa discussion détaillée de ces questions, Freud sépare les problèmes de la force (absolue et relative) des pulsions de ceux des altérations du Moi qui rendent l'analyse plus difficile.

En ce qui concerne la force des pulsions, la chose la plus saisissante est qu'il n'y a aucune mention de la périodicité physiologique d'intensités pulsionnelles et de leur disparition provisoire après avoir obtenu satisfaction, bien que cela semble être le point de vue économiquement décisif dans la discussion de ces questions. Tandis que Freud dit explicitement que la force des pulsions est non seulement un facteur constitutionnel, mais dépend fréquemment des expériences, il me semble qu'il ne le rapproche pas ici de ce qu'il a écrit dans le chapitre remarquable sur « L'explication de l'apparente prédominance de la sexualité perverse dans les psychonévroses » dans *Les trois essais* (1905), à savoir l'idée que les pulsions deviendront insurmontablement fortes si elles sont interdites de décharge et deviennent en conséquence endiguées.

D'autre part, nous serions d'accord avec l'explication de Freud du concept d'une « disposition permanente d'une demande pulsionnelle » : « cela veut dire que la pulsion est complètement intégrée dans l'harmonie du Moi, devient acces-

sible à toutes les influences des autres tendances dans le Moi et ne cherche plus à prendre un chemin indépendant vers la satisfaction³ » (p. 225).

Mais c'est précisément ce que la pulsion fera de moins en moins, plus elle est endiguée. C'est seulement quand la pulsion, exclue du Moi et de la motilité, doit mener son existence dans l'inconscient d'où elle envoie continuellement des dérivés vers des décharges motrices à des endroits non appropriés et à des moments inopportuns, c'est seulement quand la pulsion est complètement dominée par le processus primaire qu'elle devient entièrement inaccessible à tous moyens de « l'apprivoiser ».

Bien entendu, « la disposition permanente d'une demande pulsionnelle » ne signifie pas que des demandes pulsionnelles peuvent être faites pour disparaître toutes ensemble. Elle peut seulement signifier la création de possibilités pour la décharge de la partie principale des énergies pulsionnelles, avant tout la satisfaction sexuelle, afin d'éviter d'endiguer des pulsions pour que « la suppression » des demandes pulsionnelles restantes exige seulement relativement peu d'énergie. Cela signifie le règlement économique de la relation entre la pression des pulsions et les fonctions exécutives du Moi. Ainsi nous avons affaire non à la force absolue, mais plutôt à la force relative des pulsions, qui sont réduites par la satisfaction et indirectement par l'analyse, rendant la satisfaction possible.

L'explication de Freud est en accord avec la formulation selon laquelle le danger de rechute augmente si le Moi devient relativement plus faible et si les pulsions deviennent relativement plus fortes – à savoir, au moment de la puberté et de la ménopause.

3. NdT : Par rapport au texte original de Freud, «... *das will heissen, dass der Trieb ganz in die Harmonie des Ichs aufgenommen, allen Beeinflussungen durch die anderen Strebungen im Ich zugänglich ist, nicht mehr seine eigenen Wege zur Befriedigung geht* » (G.W. XVI, p. 69), la traduction employée par Fenichel, « *That is to say, the instinct is brought completely into the harmony of the ego, becomes accessible to all the influences of the other trends in the ego and no longer seeks to go its independent way to satisfaction* », contient deux ajouts : « devient » accessible et « ne cherche plus » qui ne sont pas dans le texte allemand qui pourrait se traduire de façon plus précise par : « Cela veut dire que la pulsion est complètement intégrée dans l'harmonie du Moi, qu'elle est accessible à toutes les influences des autres tendances dans le Moi, et qu'elle ne prend plus un chemin indépendant vers la satisfaction. »

Il est étrange que, dans ce texte, Freud se réfère à maintes reprises au *contrôle des pulsions*⁴ comme le but à être réalisé, comme si le Moi était naturellement hostile aux pulsions et à l'origine pas seulement intéressé par leur *satisfaction*⁴. Si le Moi réussit à admettre cette satisfaction et à la réaliser là où et comme il le désire, il devient donc nécessaire de supposer que le Moi a la capacité de contrôler des pulsions indésirables ou des pulsions qui s'annoncent dans des intensités indésirables. En conséquence, il me semble essentiel qu'une analyse soit conduite correctement dans la sphère économique. Cela est nécessaire parce que, comme Freud le souligne, il n'est jamais possible de résoudre complètement tous les résidus non résolus du passé dans l'analyse (le passé ne peut pas être défait). Ce qui est important, c'est que la part la plus essentielle soit résolue, mais cela me semble de nouveau dépendre de la manière dont l'analyse est conduite quant aux considérations économiques qui rendent d'abord nécessaire d'aborder et de résoudre toutes ces instances dans lesquelles les résidus non résolus du passé – et ce sont eux qui mènent aux rechutes – furent figés dans des formations latentes relativement stables comme les traits de caractère. L'analyse doit intervenir là où l'énergie pathogène, qui est rigidement liée dans l'inconscient et retirée de la vie, est vraiment localisée – et c'est très souvent précisément dans le domaine des remaniements du Moi que diminuent les capacités du Moi. L'analyse permettra alors toujours à ce Moi remanié de satisfaire les pulsions indociles et non apprivoisées au moins à un certain degré (nous en dirons plus sur les remaniements dans le Moi ultérieurement). Mais l'analyse doit intervenir là indépendamment du fait que le domaine dans lequel la pulsion pathogène est localisée est « activement vivant » ou doit d'abord être « dégelé ». Et c'est le premier endroit où nous croyons devoir contredire Freud.

Freud explique d'une façon convaincante et avec une clarté extraordinaire que ce que l'analyse peut réaliser est toujours incomplet (quelque chose de ce qui fut surmonté dans le développement mental persiste toujours à côté ou au-dessous du niveau plus élevé qui a été réalisé). Il cite Nestroy : « Chaque pas en avant est moitié moins grand que ce qu'il semblait au départ. » Et Freud dit que nous traitons toujours avec le facteur *quantitatif*⁴ que nous négligerions volontiers (p. 228). Nous renforçons le Moi – et je veux ajouter ici que le travail essentiel pour maîtriser quantitativement ce qui a été reconnu comme un facteur qualitatif est fait en « perlaborant ». Mais nous ne sommes pas aussi bons pour renforcer le Moi que l'hypnose, que nous devons discréditer pour d'autres

4. NdT : En italique dans le texte.

raisons. Mais ces mêmes arguments apportés par Freud mènent à la conclusion, il me semble, que la tâche de conduire correctement une analyse dans la sphère économique se trouve précisément dans l'attaque de ces secteurs qui contiennent les conflits essentiels, qui à ce moment-là sont représentés d'une façon latente. À notre surprise, cependant, Freud écrit qu'à cette fin, l'on doit transformer « un possible conflit futur... en un conflit présent » (p. 230), mais cela ne peut être fait : « Autant que notre ambition thérapeutique puisse être tentée d'entreprendre de telles tâches, l'expérience rejette catégoriquement cette notion » (p. 231). Car, pour transformer « un conflit pulsionnel qui est à l'heure actuelle latent en un conflit qui est... actuellement actif, nous ne pouvons faire que deux choses. Nous pouvons provoquer des situations dans lesquelles le conflit devient actuellement actif ou nous pouvons nous contenter d'en discuter dans l'analyse » (p. 231).

La première option n'est pas faisable parce que « pour provoquer une souffrance nouvelle » dans la vie d'un patient « nous avons laissé jusqu'ici, à juste titre, faire le destin » (p. 232). (Freud raisonne : « Pourrions-nous, pour la prophylaxie, prendre la responsabilité de détruire un mariage satisfaisant ou faire renoncer un patient à un poste duquel son gagne-pain dépend ? » Comme analystes, « nous ne possédons pas le pouvoir absolu » (p. 232) pour prendre de telles décisions.) Nous ne pouvons pas non plus opter pour la seconde parce que le simple fait de discuter de quelque chose ne le résout pas vraiment, aussi peu que la lecture des écrits de Freud guérira des névroses.

La réfutation de ces deux méthodes est certainement convaincante, mais l'affirmation que ces deux méthodes sont les seules possibilités ne l'est pas. Il y en a une troisième. Le problème, après tout, n'est pas de créer de nouveaux conflits qui manquent complètement, mais plutôt de mobiliser des conflits latents. Des conflits latents ne sont jamais complètement latents. Le Moi se comporte seulement comme s'ils l'étaient. L'analyste est employé pour conjecturer de grands conflits sur la base des indications les plus minimales. C'est alors sa tâche de confronter le patient avec l'actualité de ses conflits de telle façon que le Moi du patient puisse prendre quelque distance par rapport à ces indications et commencer ainsi à remarquer les rationalisations, les percées et dérivés du conflit plus grand qui est caché derrière elles. C'est précisément « le transfert négatif latent » qui est le meilleur exemple pour cette situation.

Quelle est l'utilité de discuter avec le patient seulement des problèmes qui le préoccupent consciemment, si en même temps quelqu'un néglige de voir que les

énergies qui l'ont rendu malade sont sans qu'il le sache « toniquement » liées à un domaine où le patient lui-même n'éprouve pas de conflit actif ? Il me semble que nous devons alors vraiment activer le conflit pulsionnel – qui est latent à ce moment-là – si nous voulons le résoudre en rendant la partie essentielle de l'énergie pulsionnelle rigidement gelée disponible pour la décharge, et en rétablissant ainsi la santé. Autrement dit, nous devons provoquer des situations dans lesquelles les conflits deviennent « actifs en ce moment ». Mais nous ne le faisons pas en jouant le destin et en intervenant dans la vie réelle du patient, ni en satisfaisant les désirs de transfert du patient – c'est-à-dire en adoptant artificiellement une certaine attitude forcée. Nous le faisons plutôt en analysant ces situations dans lesquelles les conflits latents peuvent être discernés, c'est-à-dire en étiquetant leurs dérivés et en incitant le Moi observateur à prendre quelque « distance » par rapport à elles.

On pourrait objecter ici que Freud ne s'oppose pas à cela ; il doit avoir eu quelque chose d'autre en tête que les exemples de détruire un mariage ou de renoncer à une position. Cela serait satisfaisant, mais je ne suis pas du tout sûr qu'il en soit ainsi. En tout cas, il rejette explicitement l'idée de mobiliser des conflits latents – que nous considérons comme une présupposition indispensable.

Dans ce contexte, je voudrais souligner encore une autre phrase. Freud dit : « Le travail d'analyse avance au mieux si les expériences pathogènes du patient appartiennent au passé, pour que son Moi puisse se situer à distance d'elles⁵ » (p. 232). C'est certainement un avertissement très approprié pour ceux qui admirent l'activité et « les percées affectives ». Mais ce qu'implique cette « distance » est tout autre chose. La distance du Moi par rapport aux conflits latents peut être réalisée seulement s'il est temporairement diminué ou suspendu, parce qu'il ne doit jamais s'accroître de façon à ce que le patient ait le sentiment « *mea res agitur*⁶ ». Cela signifie que nous ne voulons pas remplacer

5. NdT : Par rapport au texte original de Freud, « *Die analytische Arbeit geht nämlich am besten vor sich, wenn die pathogenen Erlebnisse der Vergangenheit angehören, so dass das Ich Distanz zu ihnen gewinnen konnte* » (G.W. XVI, p. 76-77), la traduction anglaise employée par Fenichel est « *the work of analysis proceeds best if the patient's pathogenic experiences belong to the past, so that his ego can stand at a distance from them* » alors qu'une traduction plus précise du texte allemand serait « le travail analytique avance au mieux si les expériences pathogènes appartiennent au passé de telle sorte que le Moi ait pu gagner de la distance par rapport à elles ».

6. NdT : En italique dans le texte.

le sentiment du patient « je dois traiter avec mon passé parce qu'il dérange et se heurte à mon présent » par « je peux sans risque parler de tout cela parce que cela se trouve à une grande distance de moi et ne me concerne plus ».

Freud commence sa discussion sur les changements dans le Moi qui rendent l'analyse difficile en nous rappelant que pour le travail analytique nous avons besoin du Moi raisonnable du patient. Notre travail est fondé sur sa coopération et un Moi intact est un préalable indispensable pour effectuer une analyse, comme Freud l'a exposé précédemment (1913-1914) dans « Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique ». Maintenant il s'avère que le Moi est intact seulement dans les cas les plus rares. Il est possible, comme Freud le remarque, qu'existent des particularités constitutionnelles dans le Moi qui rendent l'analyse plus difficile. Il est plus fréquent, cependant, que les conflits pulsionnels infantiles aient créé des changements dans la structure et les fonctions du Moi qui se manifestent eux-mêmes seulement dans certaines situations (des attitudes par exemple phobiques et leurs nouvelles extensions) ou se soient fixés dans « des attitudes de caractère » et des traits réactifs. Nous traitons avec des systèmes de défense qui fonctionnent automatiquement plutôt que comme une réponse appropriée à une situation particulière. De tels mécanismes automatiques sont dus au fait que, dans le système de défense, ce qui fut paré par le Moi fut exclu de son développement ultérieur. C'est pourquoi les pulsions méconnues par le Moi peuvent néanmoins si fréquemment faire une percée. Forcée par les circonstances, l'analyse dut souvent traiter avec des problèmes « de l'analyse de caractère ». En réalité, elle dut procéder ainsi à partir de la simple considération dynamique que dans l'analyse nous devons défaire des résistances mais pas renforcer des pulsions inconscientes. Tout à fait récemment, le livre d'Anna Freud (1936), que Freud cite, démontra les voies principales par lesquelles nous réalisons cela. Nous clivons le Moi en deux parties, c'est-à-dire nous démontrons la partie d'observation raisonnable qui est toujours présente, nous lui permettons de s'éprouver comme tendancieux et auto-engendré, nous vérifions ses intentions et finalement nous le réduisons à la situation historique de son origine. Ainsi notre approche ne diffère pas de la manière dont nous traitons les symptômes qui constituent plutôt une expression déformée du Ça.

Freud est relativement sceptique en ce qui concerne les perspectives thérapeutiques « d'une réduction historique » des remaniements dans le Moi. Le Moi, qui, sous l'influence de l'éducation, fut habitué à déplacer l'arène de la lutte de l'extérieur vers l'intérieur, ne sera souvent pas capable de se débarrasser des « fantômes » qu'il a engendrés et leur fait appel aussi dans l'analyse, où ils déran-

gent. Freud admet bien sûr : « Cela ne signifie pas qu'ils rendent l'analyse impossible. Au contraire, ils constituent la moitié de notre tâche analytique⁷ » (p. 238). Mais cette moitié du travail, dit-il, est très difficile. Pourquoi ? Parce que l'on doit en premier lieu provoquer le clivage dans le Moi mentionné ci-dessus. Tandis que la pulsion éludée, luttant seule pour la motilité et pour la conscience, est notre alliée dans le travail analytique, la partie éludée du Moi est notre ennemie. Cette dernière est seulement intéressée par le maintien des résistances et le Moi raisonnable qui pourrait nous soutenir est pour l'instant impuissant vis-à-vis de cette partie éludée. C'est dans la nature de la résistance de ne pouvoir être découverte sans résistance.

Permettez-moi de rappeler que c'était ce fait que Freud avait pris comme point de départ de ses réflexions dans « Le Moi et le Ça » (1923) et qui le força à mettre le point de vue structurel du Moi et du Ça à la place de l'ancien point de vue topographique des systèmes rigides, Conscient, Préconscient et Inconscient. Le vif du sujet est que le Moi ne sait pas normalement quand il est en train de développer une résistance et qu'il ne veut rien en savoir non plus. C'est pourquoi il est surprenant que Freud écrive : « nous ne devons pas nous attendre à rencon-

7. NdT : La citation du texte de Freud est sortie de son contexte « *Unser Interesse ist aber gegenwärtig nicht auf die pathogene Rolle der Abwehrmechanismen gerichtet ; wir wollen untersuchen, wie die ihnen entsprechende Ichveränderung unsere therapeutische Bemühung beeinflusst. Das Material zur Beantwortung dieser Frage ist in dem erwähnten Buch von Anna Freud gegeben. Das Wesentliche daran ist, dass der Analytiker diese Reaktionsweisen auch während der analytischen Arbeit wiederholt, uns gleichsam vor Augen führt ; eigentlich kennen wir sie nur daher. Damit ist nicht gesagt, dass sie die Analyse unmöglich machen. Sie legen vielmehr die eine Hälfte unserer analytischen Aufgabe fest* » (G.W. XVI, p. 83-84) ; et l'extrait de Fenichel est traduit par « *This does not mean that they made analysis impossible. On the contrary, they constitute half of our analytic task* », où le sujet de la phrase se réfère à la phrase précédente, « *the ghost it has called up* », c'est-à-dire « *les fantômes que le Moi a engendrés* », alors que dans le texte allemand le sujet de la phrase est « *ces façons de réagir* » qui se réfère aux « *mécanismes de défense* » de la phrase précédente ; une traduction plus précise dans le contexte serait : « *L'essentiel est que l'analysé répète ces mécanismes de défense également pendant le travail analytique, nous les montre pour ainsi dire ; à vrai dire, nous ne les connaissons que par là. Cela ne signifie pas qu'ils rendent l'analyse impossible. Bien plus, ils déterminent la moitié de notre travail analytique.* »

trer une résistance à la découverte de résistances⁸ » (p. 239) et qu'il décrit l'attitude du Moi résistant comme une surprise.

Que quelqu'un puisse surmonter ces difficultés ou non dépend encore de conditions quantitatives. De plus, l'attitude du Moi est également déterminée par un facteur constitutionnel qui n'est pas accessible à notre influence. En outre, nous devons nous attendre à ce que Freud (1926) appela « la résistance du Ça ». Chez certaines personnes, la libido semble être tellement adhésive qu'elles ne peuvent pas lâcher leur attitude habituelle. D'autres changent facilement, mais les changements qui ont été réalisés ne durent pas : « nous avons l'impression de ne pas avoir travaillé dans l'argile mais d'avoir écrit sur l'eau » (p. 241).

Mais Freud pense que toutes les difficultés à surmonter les remaniements dans le Moi sont accompagnées par une autre difficulté qu'il déduit de son concept de l'authenticité biologique de la pulsion de mort. Ce qui est en jeu ici n'est pas seulement le fait que la force des sentiments inconscients de culpabilité, et ainsi les tendances inconscientes autodestructrices, font échouer l'analyse dans quelques cas (j'ai exprimé à de nombreux endroits mon avis et son fondement, que fréquemment Freud et d'autres analystes ont trop rapidement recours à l'existence de telles tendances autodestructrices qui subissent en fait un développement psychologique – et je ne veux pas répéter mon argument ici. D'autre part, je ne voudrais bien sûr pas nier que c'est le domaine où beaucoup d'analyses échouent). Il y a un facteur supplémentaire. De nombreuses personnes dont les pulsions sont simultanément dirigées vers des buts contradictoires ne seront pas du tout troublées par cela et permettront simplement à de telles contradictions d'exister simultanément ou chronologiquement. D'autres souffrent de ces contradictions qui deviennent alors la base d'un conflit psychique sévère et le conflit est alors traité par la tentative d'éviter une des deux pulsions opposées. Qu'est-ce qui détermine si une personne a une inclination pour les conflits ou non ?

8. NdT : La citation du texte de Freud est sortie de son contexte «... *auf einen Widerstand gegen die Aufdeckung von Widerständen möchte man nicht rechnen* » (G.W. XVI, p. 84), et l'extrait de Fenichel est traduit par « *we should not reckon on meeting with a resistance against the uncovering of resistances and that he describes the attitude of the resisting ego as a surprise* » ; une traduction plus précise dans le contexte serait « on aimerait ne pas compter avec une résistance opposée à la découverte de résistances ».

Il me semble qu'il est facile de répondre à cette question à la lumière des considérations cliniques et théoriques. J'ai donné cette réponse à une autre occasion déjà, dans mon argument contre les points de vues d'Alexander (1933) qui voulut diviser les névroses en névroses basées sur « un conflit structurel », c'est-à-dire un conflit entre le Moi et le Ça, et en névroses basées sur « un conflit pulsionnel », par exemple un conflit entre les deux pulsions jouant un rôle dans la bisexualité. Je maintiens (1938) que dans tous les cas les névroses sont basées sur des conflits structurels. Il est caractéristique pour le Ça que dans son royaume des contradictions puissent facilement coexister. En ce qui concerne « des conflits pulsionnels », nous constatons régulièrement qu'une des pulsions conflictuelles est relativement plus syntone par rapport au Moi, l'autre relativement plus en défense. L'erreur est entièrement due au fait que l'on prend les concepts du « Moi » et du « Ça » de manière trop rigide et que l'on oublie que des demandes pulsionnelles résultant du Ça peuvent être employées par le Moi pour éviter d'autres demandes pulsionnelles, momentanément rejetées.

Il me semble donc que les problèmes soulevés par Freud peuvent être résolus de la façon suivante : une inclination plus grande pour le conflit existe chez les personnes dont le conflit pulsionnel exprime simultanément un conflit structurel. Puisque les personnes qui ont plus de conflits structurels sont aussi celles qui emploient des énergies pulsionnelles pour la suppression d'autres demandes pulsionnelles – c'est-à-dire qu'elles les retournent contre le Moi –, il est compréhensible que les mêmes personnes qui montrent une inclination intensifiée pour les conflits aient aussi une inclination plus grande à l'autodestruction.

Contrairement à cela, Freud n'explique pas l'inclination pour le conflit en faisant des investigations sur la quantité et l'histoire du développement de l'activité défensive du Moi. Au contraire, il la considère comme une preuve d'une quantité d'énergie destructrice existante plus grande et ainsi comme un facteur supplémentaire responsable de l'échec d'analyses. À cet égard, je suis d'accord avec la critique d'un collègue qui écrivait :

« Je ne peux pas comprendre comment on peut parler d'une inclination pour le conflit qui surgit de manière indépendante. Je n'ai jamais compris en quoi cette inclination doit être indépendante (je présume du monde externe et du Moi). Nous supposons, après tout, qu'un conflit existe quand une partie de la personnalité devient opposée à une autre. Nous avons compris l'inévitabilité de conflits en termes d'intérêts opposés qui correspondent entièrement aux tendances opposées existant partout dans la nature. Nous ne devons donc pas introduire, en plus, un facteur inconnu qui possède l'inclination d'arranger de tels conflits. »

La discussion de Freud sur la quantité de la pulsion de mort comme un élément intervenant dans l'analyse est suivie par une parenthèse dont la longueur s'oppose à la portée pour le problème en cours de discussion. Dans cette discussion, Freud se réfère aux théories d'Empédocle qui essayait d'expliquer l'univers comme le résultat d'un combat éternel entre l'amour et la discorde, exprimant ainsi la même pensée qui incitait Freud à poser en principe Éros et Thanatos.

Cela est suivi par un complément important au problème de « l'analyse interminable », à savoir des remarques sur la psychologie de l'analyste. Au vu de l'importance de ce sujet et de la résistance compréhensible montrée par les analystes, il est regrettable que Freud ne le traite pas de façon plus détaillée. Il explique pourquoi la situation est plus compliquée pour l'analyste que pour le spécialiste des maladies organiques dont les capacités ne seront mises en doute par personne quand il tombe malade. La raison en est que son propre inconscient est l'outil de travail de l'analyste et qu'il ne peut travailler tranquillement avec lui que quand il est en accord avec lui. Mais d'où devrait-il obtenir cet accord ? La réponse sera : de son analyse didactique⁹. Mais Freud est étonnamment sceptique sur les possibilités qu'elle offre :

« Pour des raisons pratiques, cette analyse ne peut qu'être courte et incomplète. Son objet principal est de permettre à son enseignant de juger si le candidat peut être accepté pour continuer la formation. Elle a atteint son but si elle donne à l'élève la ferme conviction de l'existence de l'inconscient, si elle lui

9. NdT : Fenichel s'appuie sur le texte original de Freud, « *Die Antwort wird lauten : in der Eigenanalyse, mit der seine Vorbereitung für seine zukünftige Tätigkeit beginnt* » (G.W. XVI, p. 94), par « *The answer will be : from his training analysis* » alors qu'une traduction plus précise (Eigenanalyse = Selbstanalyse = auto-analyse) serait : « La réponse sera : de son *auto-analyse* avec laquelle sa préparation à son activité future commence. » Pour souligner la différence entre analyse didactique et l'auto-analyse, je me réfère au *Vocabulaire de la Psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (PUF, 1997, p. 41) : « C'est pourquoi nous exigeons qu'il commence son activité par une auto-analyse et qu'il continue à approfondir celle-ci tandis qu'il apprend par la pratique avec ses patients. Celui-ci qui n'accomplit pas une semblable auto-analyse fera bien de renoncer, sans hésitation, à traiter analytiquement des malades (G.W. VIII, p. 108). L'institution de l'analyse didactique n'élimine pas la nécessité d'une auto-analyse : celle-ci prolonge « indéfiniment » le processus déclenché par celle-là » (Pour un traitement systématique de la question, cf. D. Anzieu, *L'auto-analyse*, Paris, PUF, 1959).

permet, quand du matériel refoulé apparaît, de percevoir en lui-même des choses qui, autrement, lui sembleraient incroyables, et si elle lui montre un premier échantillon de la technique qui s'est avérée être la seule efficace dans le travail analytique¹⁰ » (p. 248).

Ce concept de l'analyse didactique diffère considérablement de celle habituellement menée dans les instituts analytiques. Là aussi l'on essaye de reconnaître et d'éliminer le plus tôt possible des candidats inaptes, par exemple des névrosés sévères ou des personnes totalement dénuées de talent psychologique. Les instituts ne sont pas non plus particulièrement optimistes en ce qui concerne « l'analyse de caractère ». En général, on est de l'avis que le candidat conservera certaines particularités même après une longue analyse de formation et l'on ne voudrait même pas aplanir de telles particularités pour créer « une normalité analytique ». Mais on croit qu'une analyse assez approfondie et longue peut suffisamment influencer des particularités et des attitudes névrosées pour permettre au candidat d'employer son propre inconscient comme un outil de travail lorsqu'il est libéré de ses propres obstacles libidinaux dans l'analyse. Pour cette raison, nous croyons que des analyses didactiques doivent être parti-

10. NdT : Par rapport au texte original de Freud, « *Aus praktischen Gründen kann diese nur kurz und unvollständig sein, ihr hauptsächlichster Zweck ist, dem Lehrer ein Urteil zu ermöglichen, ob der Kandidat zur weiteren Ausbildung zugelassen werden kann. Ihre Leistung ist erfüllt, wenn sie dem Lehrling die sichere Überzeugung von der Existenz des Unbewussten bringt, ihm die sonst unglaubwürdigen Selbstwahrnehmungen beim Auftauchen des Verdrängten vermittelt und ihm an einer ersten Probe die Technik zeigt, die sich in der analytischen Tätigkeit allein bewährt hat* » (G.W XVI, p. 94-95), la traduction employée par Fenichel est « *For practical reasons this analysis can only be short and incomplete. Its main object is to enable his teacher to make a judgment as to whether the candidate can be accepted for further training. It has accomplished its purpose if it gives the learner a firm conviction of the existence of the unconscious, if it enables him, when repressed material emerges, to perceive in himself things which would otherwise be incredible to him, and if it shows him a first sample of the technique which has proved to be the only effective in analytic work* », alors qu'une traduction plus précise du texte allemand serait : « Pour des raisons pratiques, cette analyse ne peut qu'être courte et incomplète. Son objet principal est de permettre à son enseignant de juger si le candidat peut être admis à une formation ultérieure. Son travail est accompli si elle donne à l'élève la ferme conviction de l'existence de l'inconscient, lui procure des perceptions de soi lors de l'émergence du refoulé incroyables autrement et lui montre avec une première épreuve la technique qui s'est avérée être la seule efficace dans l'activité analytique. »

culièrement approfondies et – si nécessaire – aussi particulièrement longues. Je voudrais ajouter que, selon mon avis, l'expérience soutient plutôt ce point de vue que celui de Freud. Je connais un certain nombre de collègues qui fonctionnent très bien et qui, aujourd'hui, n'analyseraient pas aussi bien qu'ils le font s'ils avaient eu une analyse moins approfondie.

De plus, Freud lui-même revient de nouveau sur sa piètre opinion de l'analyse de l'analyste dans ce qui suit. Nous le savons tous (mais nous ne l'avons jamais exprimé) à quel point il a raison quand il écrit :

« Il semble qu'un certain nombre d'analystes apprennent à se servir des mécanismes de défense qui leur permettent de détourner les implications et les demandes d'analyse d'eux-mêmes (probablement en les adressant à d'autres), pour qu'eux-mêmes restent comme ils sont et soient capables de se retirer de l'influence critique et correctrice de l'analyse¹¹ » (p. 249).

Qu'est-ce qui peut être fait à ce sujet ? Freud rejoint Eitingon qui, au Congrès de Marienbad, proposa¹² que « chaque analyste doit périodiquement – par intervalles de cinq ans environ – se soumettre à l'analyse encore une fois, sans se sentir honteux de faire ce pas » (p. 249). Si Freud attend beaucoup de l'analyse postérieure de l'analyste, pourquoi n'en attend-il pas autant de la première analyse didactique ? Si de cette façon l'analyse de l'analyste transforme une tâche terminable en une tâche interminable, ce n'est nullement le cas dans une analyse thérapeutique de patients – même pas dans de prétendus « désordres de caractère ».

L'idée que l'analyse viendra à une fin naturelle si on n'y impose pas de demandes extrêmes et qu'il ne faut pas aspirer à atteindre des buts tels qu'une normalité « schématique » ou la suppression de toutes les passions chez les patients – ces notions sont ouvertes à une interprétation potentiellement malveillante à laquelle Freud, bien sûr, ne pensait pas, à savoir qu'une analyse qui

11. NdT : Par rapport au texte original de Freud, « *Es scheint also, dass zahlreiche Analytiker es erlernen,...* » (G.W. XVI, p. 95), la traduction employée par Fenichel est « *It seems that a number of analysts learn...* » ; je voudrais attirer l'attention sur le fait que « *a number of analysts* » se traduit par « un certain nombre d'analystes » alors que le mot allemand « *zahlreich* » du texte d'origine se traduit par « numerous analysts » en anglais, donc « *de nombreux analystes* » en français.

12. Cette proposition attend seulement une formalisation d'une pratique déjà existante.

continue durant une si longue période doit en fin de compte mener précisément à une normalité aussi schématique et à une « absence de passion ».

Au dernier chapitre, Freud déclare que le plus difficile à surmonter sont les résistances qui s'étendent dans le champ biologique, citant la bisexualité comme un exemple. Chez les hommes et les femmes, les tendances sexuelles opposées succombent à la répression. Le rejet de la féminité passive-homosexuelle de l'homme et le désir masculin de pénis chez la femme constituent les deux obstacles au succès thérapeutique les plus difficiles à éliminer, quoique les deux ne soient pas, selon Freud, analogues. Chez l'homme, la difficulté provient de la persistance de sa crainte d'être féminin. Il ne peut pas réaliser les attitudes passives exigées par la vie parce que dans son inconscient elles représentent la castration qu'il craint. Chez la femme, la difficulté provient de la persistance du plaisir dans la masculinité. Elle ne peut pas réaliser les attitudes passives exigées par la vie parce qu'elle préfère être active. Cette différence semble être fortement significative. Sans doute contient-elle une indication de prudence dans le recours à des explications biologiques aussi longtemps que des facteurs d'expérience et des facteurs sociaux peuvent toujours être au travail. Quand une femme est convaincue que l'analyse ne peut rien faire pour elle, « nous pouvons seulement reconnaître qu'elle a raison », écrit Freud, « quand nous apprenons que son motif le plus fort pour venir au traitement était l'espoir qu'après tout elle pourrait toujours obtenir un organe masculin dont le manque était si douloureux pour elle ¹³ » (p. 252). Mais alors, la plupart des patients entrent en traitement à

13. NdT : La citation du texte de Freud est sortie de son contexte « *Eine analoge Übertragung Kann sich aus dem Peniswunsch des Weibes nicht herstellen, dagegen Stammen aus dieser Quelle Ausbrüche von schwerer Depression um die innere Sicherheit, dass die analytische Kur nichts nützen wird und dass der Kranken nicht geholfen werden Kann. Man wird ihr nicht unrecht geben, wenn man erfährt, dass die Hoffnung, das schmerzlich vermisste männliche Organ doch noch zu bekommen, das stärkste Motiv war, das sie in die Kur gedrängt hat* » (G.W. XVI, p. 99) ; la traduction employée par Fenichel est : « *we can only agree that she is right... when we learn that her strongest motive in coming for treatment was the hope that, after all, she might still obtain a male organ, the lack of which was so painful to her* » ; une traduction plus précise du texte original serait : « Une transposition analogue ne peut pas se produire à partir du désir de pénis, par contre, tirent leur origine de cette source les déclenchements de dépressions lourdes à cause de la certitude intérieure que la cure analytique ne servira à rien et que la patiente ne peut être aidée. On ne lui donnera pas tort quand on apprend que l'espoir de finir par recevoir l'organe mâle douloureusement manquant était le motif le plus puissant qui l'ait contrainte à entreprendre une cure. »

cause de leur espoir que de vieilles impulsions infantiles libidinales et hostiles (la vengeance) seront satisfaites – en général, l'espoir qu'on leur donnera de meilleures béquilles, mais pas que les béquilles seront entièrement superflues. À cet égard, l'envie de pénis ne semble pas avoir une position essentiellement différente. Il faut essayer de découvrir le désir inconscient le plus tôt possible pour le rétablissement afin d'éliminer cette source abondante de résistances. Il est vrai, cependant, que cette tentative échoue souvent – particulièrement en ce qui concerne l'angoisse de castration masculine et l'envie de pénis féminine¹⁴.

14. Note de l'éditeur : Ce texte fut diffusé peu après la publication originale du texte de Freud en allemand.